

n'ont pas eu de génération spontanée. Depuis les Grecs, toute grande renaissance littéraire a procédé d'un contact avec une autre littérature, principalement avec la littérature ancienne ; et si l'esprit littéraire subsiste dans notre nation, à travers les siècles, c'est grâce à ce contact toujours répété . . .

" Si, dans l'enseignement libéral donné aux classes influentes, nous abaissons et même supprimons la culture classique, nous mutilons l'esprit français, en voulant forcer sa nature et son talent pour l'appliquer brusquement à un ordre tout nouveau d'idées et d'études ; nous brisons la solidarité morale et intellectuelle des générations. On se contente, bien souvent, de dire que le latin est utile pour comprendre et écrire le français, (toujours le point de vue utilitaire). On voit que sa véritable utilité est bien plus profonde : il sert à maintenir l'esprit français lui-même, dont la tradition classique est partie intégrante, en retremper sans cesse l'esprit français à ses sources originelles . . . "

Tout cela est très beau et très vrai. Mais le " point de vue utilitaire " a bien aussi son importance. Il faut bien se garder, aussi, de prendre l'accessoire pour le principal, et de donner à l'enseignement du latin, tout indispensable qu'il soit, la place d'honneur, et de lui subordonner toutes les autres matières du programme. L'étude du latin et du grec, on l'a dit avec raison, est une excellente gymnastique pour l'esprit ; mais faut-il que cet exercice occupe une aussi grande partie du temps des élèves, et ne pourrait-on pas en retrancher quelque chose pour faire travailler la classe sur un sujet plus immédiatement utile, une langue vivante, par exemple ?

" Le latin, dit une circulaire du ministre de l'instruction publique, en France, le latin est maintenant une langue morte dans toute l'étendue du terme, et le progrès de l'enseignement des langues vivantes achève complètement cette transformation. On étudiera désormais le latin pour le comprendre, et non le parler. Il est donc naturel de l'enseigner autrement qu'on ne l'a fait jusqu'ici. J'invite les professeurs des classes élémentaires à ne rien forcer, à espacer davantage les exercices du latin et, plus tard, du grec ; à ne pas tirer tout à eux dès ces premières classes. Je voudrais que le rudiment fût moins tyrannique, que ces jeunes enfants ne fussent pas si vite convaincus qu'ils sont voués au latin et au grec pour toute la suite de leurs études et que c'est là l'objet presque unique de leur passage au collège. "

Il y a, dans ces quelques lignes, un grand nombre de vérités qui peuvent être méditées avec fruit, dans nos collèges surtout. Ici, le latin occupe incontestablement la première place, la place par excellence. Les forts en *thème* et les forts en *version* sont toujours certains d'emporter les meilleurs prix, les *véritables* prix de la classe. On n'enseigne pas, non plus, le latin et le grec comme si c'étaient des langues mortes, mais comme des langues actuelles et vivantes. Ainsi, il y a le thème latin et le thème grec, la dissertation et le discours latins, le vers latin et même le vers grec. Voilà, sans conteste, autant de matières qui constituent une véritable superfétation et qui devraient être, sans merci, retranchées du cours. On se demande, en effet, à quoi peut servir d'apprendre à écrire, en prose et en vers, des langues qu'on n'écrira jamais par la suite, si ce n'est pour soutenir une thèse de théologie. Au lieu de perdre le temps à composer péniblement de faibles écrits en latin ou en grec, que l'élève, sous la direction du maître, lise davantage ses auteurs grecs et latins, de façon à en mieux saisir les beautés de détail et surtout à en bien appré-

cier tout l'ensemble. Avec la méthode actuelle, on se contente de traduire, plus ou moins cursivement, quelques chants de l'Enéide et de l'Illiade, trois ou quatre discours de Cicéron et des fragments de Démosthène. En supprimant les thèmes, les discours et les compositions en vers, on aura le temps de parcourir plus longuement les auteurs et d'en saisir davantage la portée et l'esprit. Et il restera probablement quelques heures encore, chaque semaine, pour soigner un peu mieux une étude qui nous paraît outrageusement négligée, celle de la langue maternelle.

(A suivre.)

LE ROLE DU POETE.

Des choses immortelles ont été faites de nos jours par de grands et nobles poètes personnellement et directement mêlés aux agitations quotidiennes de la vie politique. Mais, à notre sens, un poète complet, que le hasard ou sa volonté aurait mis à l'écart, du moins pour le temps qui lui serait nécessaire, et préservé, pendant ce temps, de tout contact immédiat avec les gouvernements et les partis, pourrait faire aussi, lui, une grande œuvre.

Nul engagement, nulle chaîne. La liberté serait dans ses idées comme dans ses actions. Il serait libre dans sa bienveillance pour ceux qui travaillent, dans son aversion pour ceux qui nuisent, dans son amour pour ceux qui servent, dans sa pitié pour ceux qui souffrent. Il serait libre de barrer le chemin à tous les mensonges, de quelque part ou de quelque parti qu'ils vinssent ; libre de s'atteler aux principes embourbés dans les intérêts ; libre de se pencher sur toutes les misères ; libre de s'agenouiller devant tous les dévouements. Il vivrait dans la nature, il habiterait avec la société. Suivant son inspiration, sans autre but que de penser et de faire penser, avec un cœur plein d'effusion, avec un regard rempli de paix, il irait voir en ami, à son heure, le printemps dans la prairie, le prince dans son Louvre, le proscrit dans sa prison. Lorsqu'il blâmerait ça et là une loi dans les codes humains, on saurait qu'il passe les nuits et les jours à étudier dans les choses éternelles le texte des codes divins. Rien ne le troublerait dans sa profonde et austère contemplation : ni le passage bruyant des événements publics, car il les assimilerait et en ferait entrer la signification dans son œuvre ; ni le voisinage accidentel de quelque grande douleur privée, car l'habitude de penser donne la facilité de consoler ; ni même la commotion intérieure de ses propres souffrances personnelles, car, à travers ce qui se déchire en nous, on entrevoit Dieu, et, quand il aurait pleuré, il méditerait.

Dans ses drames, vers et prose, pièces et romans, il mettrait l'histoire et l'invention, la vie des peuples et la vie des individus, le haut enseignement des crimes royaux comme dans la tragédie antique, l'utile peinture des vices populaires comme dans la vieille comédie. Voilant à dessein les exceptions honteuses, il inspirerait la vénération pour la vieillesse, en montrant la vieillesse toujours grande ; la compassion pour la femme, en montrant la femme toujours faible ; le culte des affections naturelles, en montrant qu'il y a toujours et dans tous les cas quelque chose de sacré, de divin et de vertueux dans les deux grands sentiments sur lesquels le monde repose depuis Adam et Eve, la paternité, la maternité. Enfin, il relèverait partout la dignité de la créature humaine en faisant voir qu'au fond de tout